

SOMMAIRE

DIX-NEUVIÈME CONCERT POPULAIRE. — *Louis de Romain.*
 AU JOUR LE JOUR.
 DE MENUISIER A POÈTE. — *A. Pinguet.*
 L'ALOUETTE. — *X. de la Perraudière.*
 CHRONIQUE THÉÂTRALE. — *H. B.*
 NOUVELLES MUSICALES.
 NOTICE DU VINGTIÈME CONCERT.
 PROFILS D'ARTISTES. — *Jules Bordier.*
 AU PAYS DES BEFFROIS. — *A. Godard.*
 A PROPOS DE LA WALKYRIE.

Dix-neuvième Concert Populaire

M. Albéric Magnard

L'audition des quatre parties de la Symphonie de M. Albéric Magnard me fournit une fois encore l'occasion de saluer l'aurore d'un talent qui, dans quelques années, j'en ai la sincère conviction, saura s'imposer au public. J'étonnerais sans doute l'auteur de cette œuvre en lui disant qu'il a été compris. Il ne s'attendait pas, je crois, à soulever l'enthousiasme de son auditoire qui, du moins, a, pendant quarante minutes, essayé de saisir le sens d'une musique séparée de lui par les profondeurs de la science et les subtilités du contre-point. L'épreuve, en raison de sa longueur, était audacieuse à tenter. Quoiqu'il en soit, si l'éclat des bravos n'a pas réjoui le cœur du compositeur, nul ne se peut reprocher de l'avoir attristé par l'ombre d'un murmure. Jamais œuvre plus consciencieuse ne fut plus consciencieusement écoutée. Dans ses flancs, elle porte le germe de bien des promesses : mais ce n'est pas suffisant pour payer la tension d'esprit qu'elle exige.

Édifiée sur un thème principal exposé tout d'abord dès le début et qu'on retrouve dans chacune des trois parties qui suivent, la Symphonie de M. Magnard contient des phrases mélodiques d'une grande beauté et d'une incontestable originalité.

Toute la fin du *Largo Religioso* m'a charmé par son caractère d'imposante grandeur et l'impression de calme et de sérénité qui s'en dégage ; dans le *Presto*, d'heureux effets sont obtenus grâce à la variété des thèmes et la superposition des rythmes. L'auteur a trouvé le moyen de colorer sa musique sans toutefois entrer dans le domaine du poème symphonique et de l'art descriptif, ce qui n'était pas chose facile. Le *Choral*, avec lequel il conclut, est d'une fière et noble allure, et l'on a surtout remarqué l'habileté du travail instrumental qui l'encadre. L'œuvre, considérée dans son ensemble, saisit par l'ampleur de la conception ; l'on se sent bien en face d'une manifestation d'art noble et élevée, conçue en dehors des mesquines ou vulgaires préoccupations et réalisée sans écarts ni faiblesses. De la première à la dernière note elle est sincère : elle atteste de fortes études musicales jointes à un

tempérament puissant. Je la rangerai dans la catégorie de ces œuvres inégales qui restent au-dessous du but poursuivi, mais après lesquelles on peut, en toute assurance, dire de leur auteur : c'est quelqu'un.

Une Symphonie de cette envergure exige des qualités d'inspiration, d'originalité, d'imagination, de science technique, même de richesse mélodique qui certes ne sont point absentes de la musique de M. Magnard ; le malheur est qu'on les perçoit difficilement. Le charme des sonorités ne se soutient pas, l'idée mélodique prend hardiment son vol, puis soudain tombe et se traîne péniblement dans les brumes avant de s'élever de nouveau vers les hauteurs, où elle semble ne pouvoir se maintenir ; je ne m'arrêterai pas à certaines dissonances et duretés harmoniques que rien ne justifie, fantaisies de jeunesse ayant quelques prétentions à l'audace, mais noterai ce fait que l'intérêt d'un travail polyphonique n'existe qu'à la condition d'être rendu facilement saisissable pour l'auditeur. Le grand défaut de la Symphonie que nous avons entendue dimanche est justement dans les subites obscurités qui nous empêchent d'en suivre les lignes. Belle de forme, grande de pensée, elle pèche par l'exécution.

La *Suite* pour flûte de M. B. Godard appartient à ce genre de musique aimable et facile, dont les contours mélodiques charment agréablement l'oreille, sans imposer à l'esprit la moindre fatigue. Elle possède l'avantage d'être à la hauteur de ses prétentions. Distinguée, sans banalité mais aussi sans caractère bien accusé, elle a de la grâce et de la fraîcheur. M. Gabus l'a rehaussée de tout le charme d'une interprétation vraiment remarquable, je puis même dire irréprochable. C'est un virtuose de premier ordre, joignant au mérite d'un mécanisme parfait des qualités de style et de goût qu'on ne rencontre pas souvent chez les flûtistes dont la plupart du temps le répertoire laisse beaucoup à désirer sous le rapport artistique et musical. Il a su mettre en relief la beauté de la phrase mélodique dans l'*Allegretto* et délicieusement joué la *Valse* qu'on a bissée. Le public lui a fait une ovation méritée.

Nous connaissions la *Rhapsodie Hongroise* de Listz et voudrions pouvoir espérer que nous ne venons pas l'entendre pour la dernière fois.

La *Méditation* de M. de Bréville m'a fait l'effet d'une page musicale de valeur. L'idée mélodique en est belle, et l'instrumentation très soignée. Voilà de la musique de délicat très habilement présentée.

Deux extraits de la *Symphonie fantastique* terminaient le concert : la *Scène de Bal* et la *Marche au supplice*. La première est charmante, la seconde a paru longue et d'une monotonie quelque peu lugubre, ainsi que d'ailleurs le voulait le programme suivi par l'auteur.

LOUIS DE ROMAIN.